

THOMAS PAVEL

Vous venez, je crois, tout juste d'arriver de Roumanie lorsque vous avez rencontré le poète Robert Marteau. Pourriez-vous nous dire dans quelles circonstances vous avez fait sa connaissance et comment s'est nouée votre amitié ?

C'était à l'automne 1969, il y a presque cinquante ans, je venais d'arriver de Roumanie, où j'avais un poste de chercheur en linguistique.

Dès mon arrivée à Paris, Emil Cioran a eu la générosité de me présenter à Gabriel Marcel, qui venait de gagner le prix Érasme. Conformément aux règlements de ce prix, une partie des fonds devait être consacrée à un acte de bienfaisance. Le grand philosophe a donc accordé des bourses à des intellectuels venus de l'Est, bourses administrées par le Congrès pour la liberté de la culture, dirigé par le poète Pierre Emmanuel et régi par l'admirable Roselyne Chenu. Grâce à elle, au cours d'un colloque d'un jour auquel a participé aussi l'inoubliable Manès Sperber, j'ai fait la connaissance de mes deux meilleurs amis en France, Robert Marteau et Alain Besançon. Ayant découvert que nous avions beaucoup de choses en commun, nous sommes restés proches.

Ne trouvant pas d'emploi au sein de l'Université française, vous êtes parti enseigner au Canada où vous avez revu Robert Marteau. Vous qui êtes aujourd'hui une des rares personnes à pouvoir nous parler de cette époque, qu'est-ce qui vous semble important de retenir de son séjour au Québec ? Comment était-il dans ce pays du Nord de l'Amérique ? Pourriez-vous nous dire quel rapport il entretenait avec les peintres québécois ?

À Paris, ayant vite compris qu'il n'était pas question de trouver un emploi équivalent en France, j'ai fait une demande d'émigration au Canada et après l'avoir reçue, j'ai eu la chance d'obtenir un poste d'enseignant à l'Université d'Ottawa.

Quelques années plus tard, Robert a émigré lui aussi au Canada, à Montréal, dans le Québec pris à l'époque dans le grand débat concernant l'indépendance. Il y est resté plusieurs années, s'est fait beaucoup d'amis parmi les poètes québécois, dont Gaston Miron et Fernand Ouellette, ainsi que parmi les peintres de l'époque. Avec Fernand Ouellette il collaborait à Radio Canada, écrivant et enregistrant de belles émissions sur l'histoire, la culture et la peinture française et québécoise. Il a également eu un demi-poste aux Presses de l'Université de Montréal, mais il y est resté seulement pendant deux ou trois ans, car il a préféré consacrer tout son temps à l'écriture. C'est grâce à lui que mon livre *Inflexion de voix* a été publié par cette maison en 1976. Robert, toujours amical et sincère, avait de très bons rapports avec les poètes canadiens-anglais et américains, qui l'invitaient à Toronto ou à Boston. Partisan absolu de l'indépendance du Québec, province dans laquelle il espérait que la France d'avant la Révolution avait une chance de ressusciter, Robert a été profondément déçu par les résultats négatifs du référendum de 1980. Bientôt lui et son amie québécoise, qu'il avait surnommée Neige — une des personnes les plus aimables et loyales que j'ai jamais rencontrées — sont retournés en France. L'ouvrage *Mont-Royal*, paru en 1981, est un beau journal poétique que Robert a écrit pendant son séjour à Montréal. Royaliste, amoureux de l'ancienne France, Robert y exprime son angoisse concernant l'avenir de l'Europe, menacée à l'époque de la guerre froide, et son espoir que l'Amérique et, en Amérique, le Québec, continueront de défendre la liberté de la culture et de la religion.

Comment le poète Robert Marteau était-il perçu au Canada et aux États-Unis ?

Les Français sont bien aimés en Amérique du Nord, surtout lorsqu'on perçoit, comme dans le cas de Robert, leur idéalisme et leur bonté.

Vous qui enseignez la Littérature comparée à l'Université de Chicago, qui êtes un grand connaisseur de notre littérature, comment la poésie de Robert Marteau vous apparaît-elle ?

Ce qui me semble tout à fait extraordinaire dans la poésie de Robert, surtout celle qu'il a écrit à la fin de son séjour au Canada et après son retour en France, c'est la voie qu'elle ouvre au *retour de l'intelligible*. Pour diverses raisons, la poésie du 20^e siècle a encouragé l'hermétisme, l'obscurité, la difficulté de la lecture. Robert, lui-même partisan de l'hermétisme pendant un certain temps, découvre dans sa dernière période, celle des splendides sonnets sans rime, une manière d'être à la fois richement poétique et parfaitement lisible.

Très rarement, Robert Marteau a inscrit en tête de ses livres, le nom de leur dédicataire ; au début de son essai intitulé Ce qui vient, paru en 1979 aux éditions de l'Hexagone que dirigeait le poète Gaston Miron, figurait ceci : « À la mémoire d'Ovidiu Cotrus ». Pourriez-vous éclairer la figure de ce poète roumain dont nous ignorons à peu près tout, ainsi que cette dédicace ?

Ovidiu Cotruș (prononcé Cotrouch), originaire de Banat, a été un des intellectuels roumains qui n'ont jamais accepté le régime communiste. Arrêté et condamné à 14 ans de prison dans les procès politique arbitraires et absurdes des années 1950, Cotrus est sorti de prison en 1964, et pendant la période de détention qui a suivi, il a pu participer à la vie littéraire du pays. En 1977 il est mort d'une maladie du foie contractée en prison. Son œuvre de critique et historien de la littérature a une importance considérable en Roumanie. Robert l'a rencontré pendant cette période – je ne me souviens pas où, peut-être lors d'un colloque en Yougoslavie – et l'opposition au totalitarisme, l'amour de la culture européenne, la méfiance à l'égard du gauchisme intellectuel à la mode et la profondeur de leur sentiments religieux les a rapprochés.

Robert Marteau qui était un homme d'une grande humilité, passait toujours sous silence la connaissance qu'il pouvait avoir de telle ou telle langue, quel rapport entretenait-il avec l'anglais qu'il soit d'Amérique ou non ?

Robert lisait l'anglais et le parlait même un peu. Il aimait surtout la poésie anglaise du passé, Chaucer, les poètes métaphysiques.

Vous-même qui avez une grande connaissance de notre langue et de notre littérature, n'avez-vous jamais songé à traduire Robert Marteau en roumain ?

Je n'oserais pas le faire.

Je crois me souvenir que Robert Marteau et vous vous entreteniez régulièrement au téléphone, quel intérêt montrait-il de ce qui se passait aux États-Unis ?

Oui, après son retour en France, nous parlions au téléphone assez régulièrement, chaque fois pendant une demi-heure, une heure. Robert était persuadé que notre temps est mis sous l'égide d'Atlante (titre d'un de ses volumes de poésies) et que donc l'avenir appartient aux pays riverains de l'Océan Atlantique. L'Amérique du Nord surtout assurait, selon lui, la défense de la liberté. 1989 lui a donné raison.

Quel portrait aimeriez-vous donner de Robert Marteau à ceux qui ne l'ont pas connu?

Je dirais que Robert était la bonté et la joie incarnées. Il savait écouter, réfléchir, répondre, dire oui, donner, vibrer. Vrai français, il aimait la bonne cuisine et les bons vins. Amoureux des arbres et de la lumière, mais ne pouvant pas vivre ailleurs qu'à Paris, il se promenait tous les jours pendant des heures, sachant trouver les rues ornées d'arbres, les jardins, les parcs, et les bons restaurants. Catholique, sa foi ressemblait à celle des auteurs de la Renaissance italienne, à celle de Marsilio Ficino, par exemple, une foi chrétienne illuminée par le sourire des anciens dieux.